

Jeune Professeur à Agadir en 1960

Je venais d'être nommée Professeur au Lycée Youssef Ben Tachfin pour la rentrée scolaire 1959-1960.

J'avais loué un studio dans l'Immeuble Omnico, au 4^e étage, vue sur le ravin de Tildi.

J'avais une place de parking pour ma voiture, une Dauphine, dans un garage situé Rue Paul-Doumer ou rue Nicolas Paquet, je ne me souviens plus.

J'avais 22 ans.

Dix jours auparavant, nous avons eu une première secousse, à midi 20. J'étais dans ma voiture et n'avais rien ressenti. Je me sentais frustrée. « Quelle impression cela fait-il ? » demandaient tous ceux qui étaient comme moi.

Le lundi 29 février au matin, je surveillais un examen dans la partie technique du lycée que je ne connaissais pas. A midi un quart, nouvelle secousse, mais cette fois-ci assez forte accompagnée d'un grondement sourd. Le directeur du technique était accouru en tremblant, se demandant déjà quelles mesures prendre. Un élève avait dit : « Regardez le mur est lézardé ! ». Nous n'avions pas apprécié la plaisanterie.

L'après-midi, comme il faisait très chaud, nous étions allés nous baigner dans une crique que je ne connaissais pas, au nord d'Agadir. Une petite crique en contre-bas de la route, une petite plage de sable encaissée entre des rochers de granit. La mer était déchaînée et s'engouffrait avec violence dans cet étroit goulot. Il était dangereux de se mettre à l'eau et nous sommes rentrés, étonnés de cette fureur.

Je me couchais vers 22 heures après avoir fait un peu de lecture.

A minuit moins le quart, réveil en sursaut. Tout bougeait, tout tremblait, un grondement effrayant. Je m'accrochais au matelas et me protégeais le visage. Machinalement, je comptais : 1, 2, 3, mais cela ne va-t-il pas cesser ?... 8, 9, cela bouge encore. Est-ce que l'immeuble tiendra ? 14, 15 secondes, puis j'ai entendu un fracas d'écroulement suivi d'un silence poignant.

J'étais en veste de pyjama, je cherchais mon manteau dans le placard, des voisins frappaient à la porte. J'entendais de l'autre côté des voix calmes : « Fermez la bouteille de gaz. Avez-vous de la lumière ? »

Nous descendîmes dans des débris de glace. Ce n'est qu'arrivée au premier étage que j'ai commencé à réaliser. Les escaliers étaient détruits, de gros blocs bloquaient la porte d'un appartement. Je me suis laissée glisser le long de la rampe jusqu'en bas.

Nous nous sommes éloignés des immeubles, mais un nuage de poussière empêchait de voir. En face, au Tout Va Bien, un incendie, puis une explosion.

J'avais les yeux secs, j'appris que le Bella Vista s'était effondré. Jusqu'au lendemain, j'ai cru que c'était le seul. Déjà dans tous les sens, des autos fuyaient.

Je pensais à mes clés de voiture qui étaient resté chez moi et me demandais ce qu'était devenue ma Dauphine garée dans le parking d'un immeuble voisin. Nous nous sommes dirigés vers le front de mer. Couchés sur le sol, nous avons pendant toute la nuit perçu des secousses. Puis M. Dayot, un voisin, est allé chercher sa voiture et nous nous sommes réfugiés à l'intérieur. Sans arrêt, des voitures partaient et nous attendions le jour.

Ce n'est qu'au lever du jour que j'ai vu cette horreur. Nous étions à quelques mètres du Saada qui ne faisait plus qu'un tas de 2 m de haut.

Je voulais retourner chez moi chercher les clés de ma voiture pour fuir, mais on me le déconseillait ou plutôt je n'ai pas voulu y aller car on voulait m'y accompagner.

Omnico fut l'un des rares immeubles de quatre étages à avoir résisté. C'était affreux.

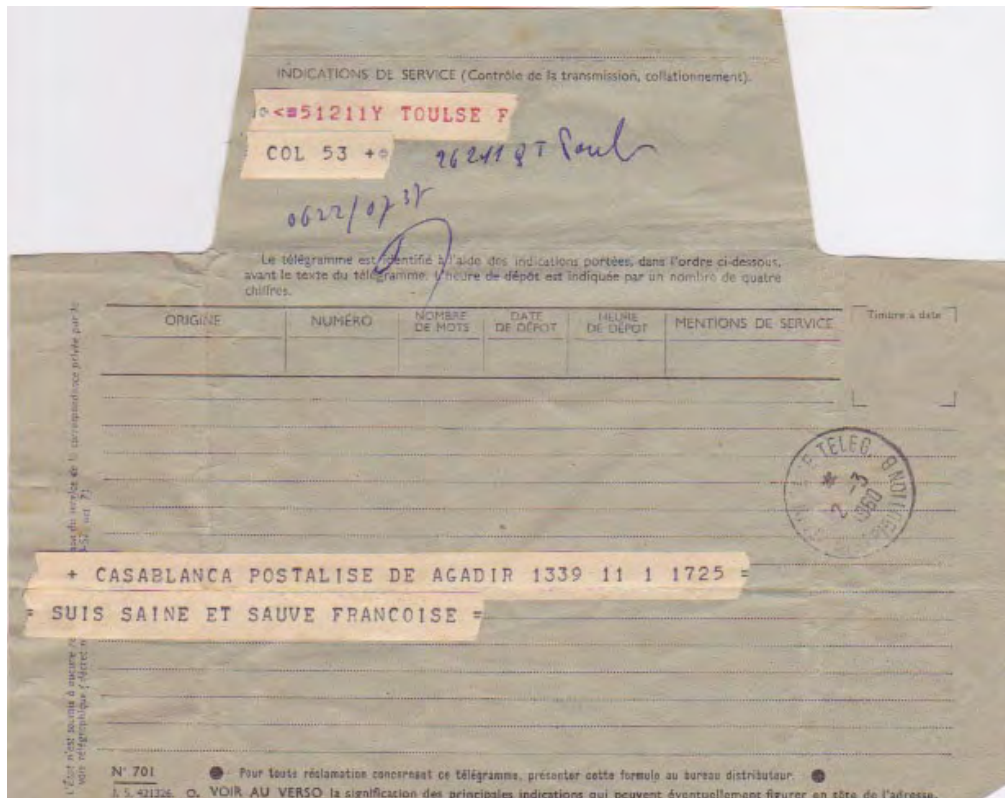
La plupart de mes élèves habitaient Talbordj, et Talbordj n'était plus qu'un champ de ruines.

En ville nouvelle, c'était le silence, les immeubles s'étaient écroulés en ensevelissant leurs occupants. A Talbordj, au contraire où les maisons étaient de briques, de terre battue et de parpaing, ce n'était que râles et appels. Cadavres partout, corps déchiquetés...

J'aidais des colons qui pouvaient partir dans leur ferme, à déménager.

Je marchais dans les rues, et je rencontrais des élèves qui avaient sorti des décombres trois ou quatre personnes et continuaient à sonder les ruines. Je découvrais des héros.

Puis je me dirigeais vers la base avec une seule idée, avertir mes parents. A 10 h du matin, je télégraphiais donc.



Je suis ensuite allée à l'hôpital de la base où j'ai essayé d'aider comme j'ai pu. J'ai tenu jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Je n'en pouvais plus, j'ai vu des camions entiers de cadavres, entassés les uns sur les autres, partir.

Une de mes élèves m'a demandé « s'il y avait classe aujourd'hui ». Elle avait le bras plâtré et m'a dit d'une voix tranquille que tous ses parents étaient morts. Comme je lui disais que j'allais partir « Oh qui va vous remplacer ? »

Une autre de mes élèves, blottie contre ses parents, souffrait énormément. Je lui promis d'aller chercher un médecin. J'en interpellais un, puis un autre. Enfin un troisième put me suivre et après auscultation me dit : «Elle a une fracture de la clavicule, cela peut attendre, il y a des cas plus graves ».

A 4 heures de l'après-midi, je suis descendue en ville. Tout le monde fuyait. « Dans deux heures ça recommence », m'a-t-on crié. Le nuage de poussière était toujours aussi intense, la chaleur insupportable. C'est à ce moment-là que prise de panique, je me suis mise à pleurer. Je suis montée dans une voiture qui m'a ramenée à la base.

Je me suis inscrite pour un départ en avion vers Casa : arrivés sur le terrain, plus d'avion. Il fallait attendre le lendemain.

J'ai alors rencontré un marin de la base qui s'est proposé pour aller chercher ma voiture et mon permis de conduire, dès qu'il aurait un moment de libre.

Je suis allée manger ce que proposait la cantine. J'y ai retrouvé une de mes élèves et sa grand-mère. Elle ignorait où était sa mère, mais encore sous le choc, elle ne réalisait pas.

Nous avons couché à la belle étoile. Défense absolue de coucher dans les chambrées. Nous avons toujours peur. J'étais à peine allongée que le marin est arrivé et m'a dit que ma Dauphine était là avec quelques affaires.

Le lendemain à 8 heures, je quittais la ville détruite. Par bonheur, j'avais suffisamment d'essence pour aller jusqu'à Mogador. Toutes les pompes sur tout le parcours étaient à sec.

Arrivée à l'hôtel, je fus accueillie avec chaleur. Je téléphonais à mes parents de venir me chercher. C'était le ramadan et la sirène de fin de jeûne me fit fuir à toutes jambes en hurlant ; au restaurant une panne de courant provoqua en moi la même terreur.

La nuit, je sentis sans cesse mon lit bouger et je m'agrippais instinctivement.

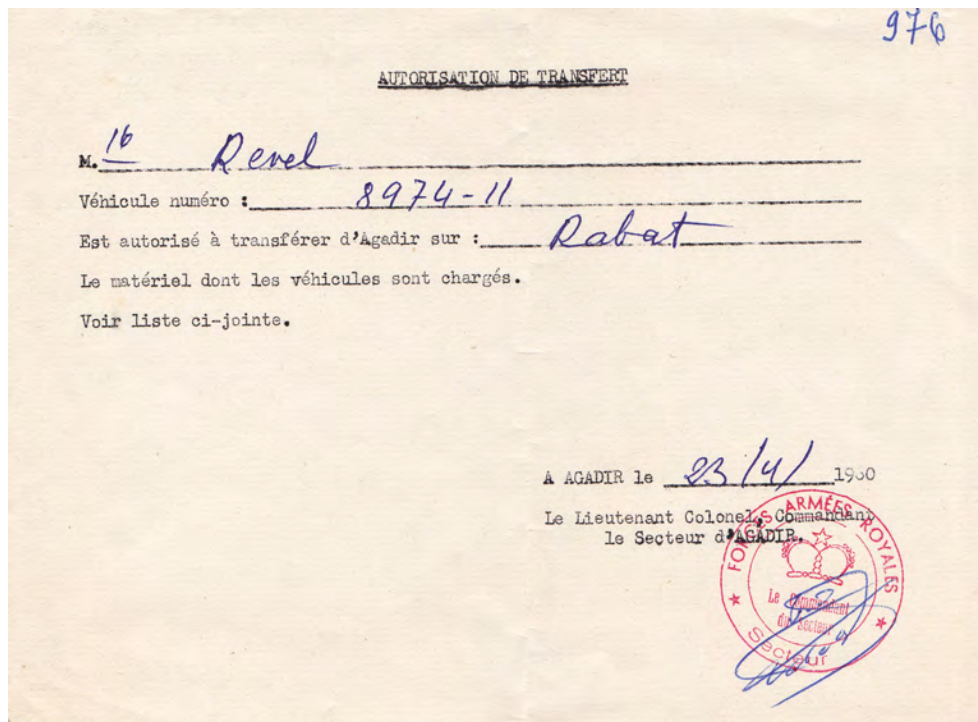
La radio passait constamment des messages de recherche qui ne faisaient que croître mon angoisse, je reconnaissais beaucoup de noms.

Je pensais à mes élèves, des jeunes filles souriantes, qui attrapaient le fou-rire. Elles avaient dix-sept ans...

23 avril 1960

Je suis revenue à Agadir. Le temps était magnifique, la mer d'un bleu très pur et je n'arrivais à imaginer durant les derniers kilomètres que c'est une ville en ruines que j'allais trouver.

Il fallut attendre longtemps chez l'expert, puis nous pûmes partir en convoi vers Agadir. Après avoir assisté à l'expertise de quatre ou cinq maisons, nous sommes arrivés à l'Omnico. J'étais plutôt pâle et tremblotante en gravissant les escaliers, prête à repartir d'un bond. Les premiers étages étaient mal en point mais l'escalier du troisième au quatrième était intact. L'appartement avait été dévalisé. L'autorisation d'accès me fut accordée et le lendemain je pus déménager le peu qui restait.



La ville avait été déblayée et paraissait propre à présent, les rues étaient nettes. Personne ne circulait.

Toutes les activités avaient été transférées à 15 kilomètres de là. Aux Aït Melloul, une atmosphère de Western, régnait. Tout le monde se croisait au bar du coin, chez Pujol : « Alors comment ça va ? » « J'ai perdu ma femme et ma fille » « C'est pas grave, viens boire un verre ». Conversation prise sur le vif. Saturé de douleur, plus personne ne réalisait rien.

L'expertise faite, nous sommes partis pour Taroudant où nous avons couché le soir pour revenir une ultime fois le lendemain faire le déménagement...

Ma carte de sinistrée d'Agadir me fut octroyée le 10 novembre 1960.



Quelques mois plus tard, je reçus cette très gentille missive d'un de mes élèves, qui me fit très plaisir. J'en livre quelques extraits :

Revel c'est un nom! qui nous est chère, un nom plein de gentillesse et auquel j'éprouve tant d'amitié, à vrai dire je garde de vous un très bon souvenir.

Je ne peux oublier mes trois années d'études au Lycée, trois années passées auprès de nos gentils (illes) professeurs pleins de bonne foi envers leurs élèves

Après le tremblement, j'étais dans un collège à Rabat ; puis à Casa, et, dans ces deux établissements il n'y a pas un professeur qui enseigne comme les nôtres.

Où trouver un Girondin (que le tout puissant est pitié de son âme), un Helin, une Revel, une Ménégos, une Atger etc....

Et oui c'est le domaine du passé, nous n'y pouvons rien.

Lors du seisme, j'avais perdu ma famille, et voici qu'en un clin d'oeil on est devenu seul sur cette immense éternité parfois souriante et parfois malheureuse.

Après tout cela, il me reste encore ma compagne : ma belle moto rouge avec laquelle je descendais à vive allure la côte du Lycée, cette côte où chaque matin des centaines de jeunes s'empressaient l'air jovial.

Rien ne nous manque que de voir encore une fois dans la vie tous nos professeurs.

J'écris de temps en temps à Mme. Ménégos qui est en ce moment à Rabat. Monsieur Jouault enseigne au collège des Orangers à Rabat.

Un soir, je vous avez vu avec votre belle Dauphine dans la rue opposée à celle des Charmes.

Chère professeur Revel; je sais bien que vous aussi, vous avez regretté le doux climat de notre Agadir chère, de la magnifique baie grouillante et infectée de touristes venus des quatre coins du monde. Quels inoubliables souvenirs.

Enfin n'ayant plus rien à vous dire, chère professeur, je vous quitte en vous souhaitant une heureuse vie ainsi qu'une excellente santé.

Un an après, je suis retournée à Agadir et j'ai pu prendre ces quelques photos. A la place de l'Omnico, il y avait un vaste trou auprès duquel je me suis accroupie.



Je suis devant ce qui reste de l'Omnico



La station Shell a résisté



Un pan de mur curieusement aux alentours subsiste



La Paternelle a été consolidée

Je fais un tour vers le Lycée YBT. Rien n'a changé en apparence



Françoise Revel – Le 20 octobre 2012